

L'Opéra a célébré hier le centenaire de Meyerbeer. Tout s'est passé dans l'ordre accoutumé: on a exécuté des fragments des œuvres de l'auteur, on l'a glorifié en vers, on a couronné son buste, etc. La chose a eu toute la solennité de ces sortes de cérémonies, et tout leur ennui.

Notre confrère Charles Darcours a compté le nombre des représentations de chacun des opéras de Meyerbeer. L'*Africaine* a eu 449 représentations, le *Prophète* 468, *Robert le Diable* 738, les *Huguenots* 876. Ce qui fait un total de 2,531. Il y a soixante ans que le premier de ces opéras, *Robert le Diable*, a été joué pour la première fois; c'est donc une moyenne de 42 représentations par an. Les recettes ont été de vingt-neuf à trente millions.

Des quatre opéras de Meyerbeer, le plus incontesté est les *Huguenots*. Voici comment en parlait, au lendemain de la première représentation, un critique aujourd'hui oublié, mais qui alors tenait le haut du pavé, le critique de la *Revue des Deux-Mondes*, Gustave Planche:

– «M. Meyerbeer, dans son ardeur de perfection, répudie dédaigneusement les phrases soudaines et agiles qui se présentent d'elles-mêmes; il n'est jamais content de la première expression qui lui arrive, il la corrige, la mutile, la dénature, et quand il s'y arrête pour la contempler, il est lui-même si fatigué, si haletant, qu'il ne lui reste plus assez de pénétration dans le regard pour apercevoir combien son idée est lasse, fléchissante et moribonde...Il essaie de galvaniser son œuvre par la singularité savante des combinaisons; mais l'heure de l'invention est passée, et l'artiste a beau faire, il ne peut réchauffer le cadavre qu'il a fait.»

Et ce critique «autorisé» déclarait «languissant et sans couleur le chœur catholique du quatrième acte». Ce chœur catholique, c'est la Bénédiction des poignards.

C'est le chœur dont Wagner a dit: – «Voyez la sobriété des moyens employés par Meyerbeer dans la célèbre scène de la «Bénédiction des poignards». Combien clair et simple, plein de distinction et de véritable valeur est le thème principal avec lequel il commence et termine son morceau, avec quelle prudence et quelle convenance le maître fait grossir le torrent, qu'il ne laisse point perdre en un tourbillon confus, mais qu'il mène à une mer imposante! En ce sens, on ne peut rien concevoir de plus élevé. Nous comprenons que le point culminant, dans toute l'acception du mot, a eu atteint, et, de même que le plus grand génie éclaterait s'il voulait dans l'ordre d'idées de Beethoven, non pas même enchérir sur sa dernière symphonie, mais seulement essayer de partir de là pour aller plus loin, de même il paraît impossible que, dans cet ordre d'idées où Meyerbeer a touché à la limite extrême, on veuille encore s'avancer au-delà!»

Il est vrai que Wagner, qui se souvenait encore, au moment où il disait cela, des services que lui avait rendus Meyerbeer, n'a pas tardé à les lui payer autrement et à le qualifier de «girouette du ciel musical, girouette qui, par les changements de vent, reste indécise, tournant sur

elle-même, puis, quand le vent s'est fixé dans une direction, s'arrête également ». Il n'a pas trouvé que ce fût un paiement suffisant; il a vidé sa bourse aux injures en écrivant que le *Prophète* était «le complet déshonneur moral et artistique de Meyerbeer».

C'était Meyerbeer qui avait fait jouer à Dresde le premier opéra de Wagner. Alors Wagner lui écrivait des lettres où l'on pouvait lire: «Je n'attends en ce monde aucune aide que de vous. – Ne m'oubliez pas et recevez mes remerciements les plus chaleureux pour les inappréciables services que me rend votre amitié. – Si vous pouviez sentir vers quelle reconnaissance infinie vous m'avez poussé! – L'Évangile s'est ouvert devant moi quand votre noble main... – Que Dieu vous donne la joie pour chaque jour de votre belle vie et épargne à vos yeux le sombre chagrin! – J'espère saluer de nouveau et bientôt mon seigneur et maître vénéré; j'aspire à ce plaisir comme à un véritable baume», etc.

Quand Wagner a insulté la France vaincue, on a donné pour circonstance atténuante que la France avait sifflé son *Tannhauser* [*Tannhäuser*] et qu'il rendait affront pour injustice; mais quand il essayait de «déshonorer» Meyerbeer, c'était de «services inappréciables» qu'il se vengeait. Décidément, c'était un grand musicien, mais un vilain monsieur.

Oublions ces vilénies. L'homme passe, l'œuvre reste. Ne voyons plus que le musicien. Il durera – ce qu'il durera. C'est Grétry qui a dit: – «La musique sera, tous les dix ou quinze ans, le jouet de la mode.» La mode, rien qu'en ce siècle, a déjà brisé pas mal de jouets. Nous l'avons vue toute à Rossini, puis elle a été à Meyerbeer; elle est maintenant à Wagner. A qui sera-t-elle demain?

AUGUSTE VACQUERIE.

**LE RAPPELL, 16 novembre 1891, p. 1.**

Journal Title:	LE RAPPELL
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	16 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	7920
Pagination:	1
Title of Article:	A PROPOS D'UN CENTENAIRE
Subtitle of Article:	
Signature:	Auguste Vacquerie
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front-page lead article
Cross reference:	